

## L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI 25 JUIN 1874

## AU PUBLIC

Comme nous l'avons annoncé, nous publions aujourd'hui un numéro "extra," et nous ferons la même chose la semaine prochaine pour le compte-rendu de la fête nationale.

Ce compte-rendu sera le plus complet possible. Il contiendra le texte de tous les discours prononcés en cette circonstance et une analyse complète des délibérations de la Convention générale. Nos lecteurs aimeront à recevoir un tel rapport réuni dans un seul numéro.

Le prix du présent numéro et du suivant est de 10 cents.

## NOS CORRESPONDANTS

Nous publions dans une autre colonne une lettre de notre correspondant *Drapeau Blanc*. On comprend que nous n'avons pas à défendre ses idées; il est assez habile pour le faire lui-même, et nous laissons à nos correspondants une grande latitude. Tout projet d'union a droit à nos sympathies, mais nous nous abstenons de discuter un projet en particulier: ce devoir incombe aux plus compétents.

Seulement nous devons exprimer ici le regret de voir la presse ministérielle de Montréal accueillir avec un mauvais vouloir trop évident l'écrit de notre honorable correspondant. Nous comprenons fort bien que les plaisanteries de ces journaux ont l'intention d'être blessantes pour nous personnellement, et nous n'y trouvons rien à redire, parce que nous ne nous sentons pas atteint; mais nous croyons que ces journaux, dont les colonnes, à la veille de la St. Jean-Baptiste, sont remplies d'appels à l'union, feraient preuve de plus de logique et de loyauté en traitant avec respect l'homme haut placé et d'un si digne caractère qui, à son tour, et suivant ses idées, les convie à l'entente, à la concorde.

O. D.

## LA SEMAINE

Quatre événements ont rempli la dernière semaine politique.

M. Felix Geoffrion, député de Verchères, est entré dans le Cabinet fédéral avec le portefeuille de ministre de l'Intérieur, que lui cède M. Fournier pour prendre, dit-on, celui du ministère de la justice. De M. Fournier ou de M. Geoffrion nous ignorons qui sera le *leader* de notre province; nous savons seulement que l'un et l'autre sont chefs dans leur district respectif. M. Geoffrion sera bien probablement réélu par acclamation dans le comté de Verchères. Le *Nouveau Monde* dit que ce sera pour lui l'occasion de faire connaître à quelles conditions il est entré dans le ministère, et quelles garanties il offre à la province de Québec sur les questions les plus importantes.

Les choses s'embrouillent du côté de la Colombie. Une députation, à la tête de laquelle se trouve le chef du cabinet local, vient de partir pour l'Angleterre dans le but de protester auprès des autorités impériales contre la non-exécution, par le gouvernement d'Ottawa, des conditions de l'entrée de cette province dans la Confédération. Il s'agit des conditions relatives à la construction, dans l'espace de dix ans, du chemin de fer du Pacifique. La Colombie sait qu'elle est la clef de la Confédération canadienne, et peut-être se montre-t-elle exigeante; mais il n'en est pas moins vrai que nous ne pouvons nous passer d'elle. Notre devoir est donc de tenter tout ce qui est possible pour nous assurer son concours loyal.

Les élections locales du Nouveau-Brunswick sont terminées, et nous constatons avec un profond regret qu'elles ont tourné au triomphe complet des ennemis des catholiques, des partisans des écoles athées. Les ministres locaux se sont mis à la tête des fanatiques, ils ont exploité les passions religieuses avec un cynisme inouï, et ils ont gagné la bataille par cet indigne moyen. Que faire maintenant? La cause de nos coreligionnaires est plus compromise que jamais. Est-ce d'Ottawa que viendra le salut?

Les négociations au sujet du traité de réciprocité ont été menées à bonne fin. Le traité est conclu entre la Reine et le gouvernement d'Ottawa, d'une part, et le Président des Etats Unis et son cabinet, d'autre part. Il doit être immédiatement soumis à la ratification du Sénat américain. Il ne viendra en force que le 1er Juillet 1875, afin que le Parlement anglais et la Législature Canadienne aient le temps de le discuter et de l'approuver définitivement.

C'est un événement considérable pour le Canada que ce traité, et dont les conséquences ne peuvent être estimées trop haut.

O. D.

## CHRONIQUE

M. Narcisse Beaudry a frappé une médaille commémorative en argent de la St. Jean-Baptiste. D'un côté se trouve l'inscription: *Fête nationale du 24 juin 1874—Montréal*, dans une feuille d'érable. De l'autre on lit le mot *Souvenir* dans une guirlande de feuilles d'érable.

M. Demers a laissé la rédaction du *Courier de St. Hyacinthe*.

Une dépêche de Washington annonce que, suivant toute probabilité, il y aura sous peu une réunion de l'Exécutif pour prendre en considération le traité de réciprocité avec le Canada.

Messe de la St. Jean-Baptiste. 24 JUIN, 1874.—Messe en plain-chant dite du 11e ton, harmonisée à quatre parties par défunt le Rev. Messire J. J. Perrault, prêtre du Séminaire St. Sulpice de Montréal, et telle qu'exécutée au sacre de Monseigneur C. Fabre, Evêque de Gratianopolis, et coadjuteur de Montréal, à l'église du Gesù, le 1er Mai, 1873. Tous ceux qui avaient eu l'avantage d'assister à cette grande solennité, en ont gardé un profond souvenir, et en parlent encore avec enthousiasme.

Sur la demande de Monseigneur C. Fabre, qui doit officier à cette messe, et pour que la solennité en réponde aux démonstrations civiles et patriotiques organisées par nos honorables concitoyens, pour recevoir dignement leurs frères des Etats-Unis, invités à cette fête patronale du pays, la même exécution doit avoir lieu à l'église paroissiale de Notre-Dame, et dans les mêmes conditions, c'est-à-dire par les élèves du Collège entier de Montréal, secondés par messieurs les amateurs du chœur ordinaire de la paroisse Notre-Dame.

Pour la commodité des personnes qui désireraient se procurer le texte de cette composition musicale, un grand nombre de copies viennent d'en être photo-lithographiées aux ateliers de l'*Opinion Publique*.

On en trouvera des dépôts soit au Séminaire de la paroisse, soit au Collège de Montréal, rue Sherbrooke.

## LA ST. JEAN-BAPTISTE

1874

Dédié à la Société Typographique de Québec.

Rappelons-nous les jours de deuil et de victoire,  
Le temps passé marqué du burin de l'histoire,  
Epopée où les morts enseignent les vivants!  
En ce jour, le plus beau de nos éphémérides,  
De l'histoire évoquons les guerriers intrépides,  
Les drapeaux déployés dans l'orage et les vents.

L'amour de la patrie est la fibre sonore  
Aux accents souverains, c'est le rayon qui dore  
Des printemps effacés les nids et les berceaux.  
Comme un penseur errant dans une nécropole,  
Je viens, barde oublié, poser une auréole  
Dans la nuit des tombeaux.

O passé sombre et grand comme une aube sans voiles,  
Où les pâles rayons qui tombent des étoiles  
Répandent dans les cieus de rêveuses clartés,  
Où l'insecte dans l'herbe et l'aigle sur la cime,  
Les bruits mystérieux qui montent de l'abîme,  
Parlent confusément à nos cœurs attristés.

Passé retentissant de mornes funérailles,  
De nos destins livrés aux hasards des batailles!  
Héros dignes de Sparte en vos combats géants,  
A nos esprits rêveurs, parfois dans les nuits sombres  
Vous venez et parlez, vous soulevez les ombres  
Des sépultures béants.

Vous nous dites: "Ayez l'âme élevée et juste,  
" Conservez du passé le souvenir auguste,  
" Soyez unis, soyez miséricordieux,  
" N'attachez pas votre âme aux choses éphémères,  
" Pratiquez la vertu, vivez comme des frères;  
" La haine est de la terre et l'amour vient des cieus."

Nous entendons ces voix des ténèbres venues,  
Echos de l'infini, des sphères inconnues.  
Ainsi quand vient le soir, que le couchant pâlit,  
La cloche du beffroi qui se lève et retombe  
Semble nous annoncer les choses d'outre-tombe,  
Les poèmes sans fin de l'éternelle nuit.

De ces fastes éteints, de ces splendeurs sacrées,  
Légendes des combats du peuple vénéreés,  
Que reste-t-il? Un vieux drapeau qui nous est cher,  
A Carillon troué par le fer et la poudre,  
Palladium touché des éclats de la foudre  
Et des feux de l'éclair;

Quelques noms éclatants transmis par nos ancêtres,  
Illustrés sur ce sol dont ils furent les mattres,  
Cartier et Roberval, soldats audacieux,  
Samuel de Champlain qui fonda notre ville,  
Le savant Lescaurbot, Frontonac, d'Iberville,  
Montcalm mort au combat, Lévis victorieux.

Et dominant les flots de ses créneaux antiques,  
Vestige féodal aux formes fantastiques,  
Chef-d'œuvre de Vauban sur nos rives jeté,  
Québec, donjon gothique en sa robe de pierre,  
Le front touchant l'azur et les pieds dans le lierre,  
Belle et fière cité.

Non loin de ses remparts se dresse une colonne  
Au faite surmonté de l'antique Belloue.  
Souvent d'un pas distrait nous allons visiter  
Ce monument altier qui domine nos têtes,  
Livre de brouze ouvert à toutes les tempêtes,  
Où la foule en passant peut lire et méditer.

Ce bronze peut périr—tout retourne en poussière,  
Sarcophages d'airain, pyramides de pierre—  
Mais il reste la voix de la postérité.  
Aux urnes des aïeux nous devons des couronnes,  
Et nos pieuses mains érigent des colonnes  
A l'immortalité.

EDOUARD HUOT.

Québec, juin 1874.

## SOUS LES DRAPEAUX

BLEU, ROUGE, BLANC.

M. le Rédacteur,

Quand je vous ai adressé ma dissertation sur l'opportunité de fonder un nouveau parti et sur l'urgence d'opérer la fusion des partis, je vous exprimais formellement dans la lettre qui l'accompagnait, que vous ne donneriez pas publicité à mon écrit, qui n'était qu'un modeste canevas, qu'une épreuve pouvant tout au plus vous servir de sujet, de proposition que vous pourriez développer, dans le cas où vous en approuveriez la justesse et le fond.

Sans tenir compte de ma recommandation, vous avez publié la presque totalité de mon ouvrage et vous en avez supprimé la partie, qui se rattachait à l'égoïsme ainsi qu'à l'ambition des chefs et des hommes de partis, etc., etc. Pourtant, je peignais les hommes et les choses avec la plus grande impartialité; mais, vous en avez cependant publié plus qu'il ne faut, puisque le *National* s'est empressé d'accuser cet écrit comme venant ou émanant d'un *heureux poète*, dont la pensée se laisse aller à l'imagination et qui veut créer un parti chimérique, impossible.

Quoique je ne possède point l'habitude et les talents d'écrire, je dois néanmoins faire à la dialectique de M. le rédacteur du *National* l'honneur d'essayer à le réfuter.

D'après moi, pour connaître l'art de juger une dissertation, un ouvrage, de manière à en porter sûrement son jugement, il faut l'indépendance, l'impartialité et le désintéressement dont je parle dans mon écrit précédent.

M. le commentateur est-il pourvu de cette indépendance, de cette impartialité et de ce désintéressement, pour pouvoir examiner, expliquer, éclaircir mon ouvrage ainsi que mes intentions et s'en constituer le juge? Je serais porté à en douter, car ses observations ironiques et obscures me prouvent qu'il serait dans l'habitude de censurer trop légèrement avec l'esprit enfiévré d'un homme de parti, qui tient *mordicus* à son drapeau et qu'il défendra contre et malgré tout.

Ce M. ne veut point de parti intermédiaire et il ne tient à l'existence que des phalanges Rouge et Bleue; mais, pourquoi cela? Est-ce parce que les Conservateurs seraient tombés et que Messieurs les Rouges seraient arrivés au faite du pinacle et qu'il ne voudrait point que ses partisans descendraient de sitôt de la partie la plus élevée de la position?...

Est-ce que l'amour du pouvoir, la soif des honneurs, éblouiraient et priveraient ce M. de la faculté de pouvoir considérer et examiner de sang-froid la situation précaire et dangereuse des Canadiens-Français au conseil de la nation?...

Est-ce que ce M. du *National*, voudrait faire dominer ses chefs politiques, en immolant et en faisant un hécatombe de ses frères en origine?

N'admettrait-il pas, lui-même, que la majorité de la population canadienne-française a le tort, pour faire prédominer son parti, d'allumer et d'entretenir inconsidérément au milieu d'elle le feu de la discorde, et par ce moyen paralyser l'influence légitime et puissante qu'elle pourrait exercer dans les parlements?...

Où en êtes-vous, Messieurs les politiciens, avec les questions brûlantes des écoles du Nouveau-Brunswick, de l'Amnistie et de plusieurs autres questions, qui menacent nos coreligionnaires, nos compatriotes ainsi que l'avenir du pays?...

Ne voyez-vous pas les Canadiens-Français accablés par le nombre, par l'arbitraire, par la violence, par l'abus du pouvoir et vous prêchez néanmoins parmi eux la désunion, la mésintelligence?...

La position pour les hommes de partis primerait donc le cœur, et la politique ne serait donc comme je l'ai déjà exprimé, qu'un vil métier, qu'une spéculation? conséquemment, bien fou serait celui qui voudrait s'occuper des intérêts et de l'union de ses concitoyens! Oh! je ne puis admettre de tels principes!...

S'il existe, malheureusement, des politiciens assez aveuglés par l'esprit de parti, pour envisager la politique à ce point de vue, il m'est bien permis, puisque le *National* me taxe de visionnaire, de ne pas admettre un raisonnement et de blâmer des combinaisons, des opérations spéculatives de ce genre! Et faut-il en tirer la conclusion peu flatteuse, que nos hommes d'Etat avec leurs facultés intellectuelles, seraient des spéculateurs, des gens entachés du vice de l'égoïsme, de l'ambition, puisqu'ils ne doivent travailler que pour ce qui rapporte tout à eux ou à leur parti!...

Il me semble, cependant, que le bon usage de la raison, devrait guider le politicien à entrevoir le chemin du devoir, du droit, de l'équité et de la justice, de façon, à inculquer dans son être ce patriotisme vrai, qui fait aimer sa patrie, sa nationalité et qui le force à fouler aux pieds ses mesquines ambitions, pour se rendre utile à ses concitoyens et se dévouer à ceux, qui, comme lui, proviennent d'une même famille ou d'une même origine.

Avant de soulever la question de fonder un nouveau parti, je me disais: pourrais-je, moi-même, qui me fait le censeur des actions d'autrui, m'élever au-dessus des misères de partis et faire voir l'imprudence et la folie qu'il y a, de s'enrôler aveuglément soit sous la bannière des Rouges, soit sous celle des Bleus, drapeaux qui représentent tous deux, l'union d'une phalange de partisans contre l'union d'une autre phalange et qui ayant des intérêts tellement contraires, doivent être par là même diamétralement opposés aux intérêts généraux du pays.—J'ai cru en être digne, non pas parce que mes arguments porteraient le cachet d'un écrivain habile; mais, parce que je me sais indépendant des hommes et des partis et que j'ai toujours déploré, l'existence de ces deux partis extrêmes, que nous qualifions de Rouge et de Bleu, et qui font spécialement le malheur de la nationalité canadienne-française.

Est-ce que M. l'écrivain du *National* croit qu'il n'est pas temps de conjurer ce mal, si nous tenons encore, nous Canadiens-Français, à nous faire respecter et à garder avec soin la dignité de notre noble origine, au milieu des nationalités diverses qui nous entourent et qui doivent lever les épaules de pitié, lorsqu'ils nous voient nous entre-déchirer à qui mieux-mieux, tant par la médisance que par les calomnies les plus déplorables?...

Le nouveau parti, que la classe indépendante et désintéressée veut fonder est, je le répète, celui du Drapeau Blanc. Ses partisans essaieront à tempérer la chaleur et le feu des combattants, c-à-d. des Rouges et des Bleus, et ils s'efforceront à leur prouver qu'ils ne peuvent honnêtement et logiquement parler, faire partie d'une phalange organisée de combattants enragés contre une autre et même phalange, parce que cette union provoque la désunion et sape les bases tant de notre nationalité que de notre édifice social.

Rappelons-nous que la population canadienne-française au